METAPHORE ET ISOTOPIE¹

Algirdas Julien Greimas

- (1) Ce texte, dont le caractère oral est maintenu et n'échappera pas au lecteur, est extrait du cours que A.J. Greimas a donné en juillet 1973 à Ribeirão Preto S.P.. Louis Panier, du Centre d'Analyse du Discours Religieux (Lyon), a bien voulu relire sa transcription et la rendre présentable: nous lui en sommes reconnaissants.

Algirdas Julien Greimas.

"Tout métalangage est d'ordre métaphorique".

(Jakobson) .

Je souscris à cette suggestion dans la mesure où il ne s'agit pas d'une définition, mais d'une métaphore.

Dans toute démarche scientifique, il y a une très large part d'intuition et l'un des objectifs de la science est de réduire cette intuition à des modèles ou à des approches objectives, ne nécessitant pas d'intervention d'un sujet déterminé. Le raisonnement métaphorique est un raisonnement intuitif qui possède une valeur de vérité certaine avec, tout de même, le risque que le lecteur prenne souvent des métaphores pour des définitions: l'approche métaphorique est à la fois un bien et un danger dont il faut se méfier à tout moment.

METAPHORE ET PARAPHRASE:

Si nous prenons une oeuvre littéraire, avec tout ce que la critique littéraire ou les professeurs peuvent dire sur elle, on a l'impression qu'il y a et l'oeuvre et une immense métaphore constituée de tous ces discours. J'emploie ici métaphore au sens trivial, car nous ne l'avons pas encore définie.

Allons un peu plus loin: au delà de la critique littéraire, au delà de tout ce qu'on peut dire sur la peinture ou sur la musique, c'est le statut de notre langue naturelle que d'être métaphorique. En effet, la signification d'un discours, d'une phrase est bien quelque chose qui relève soit de l'évidence, soit de la paraphrase. Il n'y a pas trente-six moyens de parler du sens: ou bien dire que c'est évident ("j'ai bien compris"), ou bien demander une explication ("qu'est-ce que vous entendez par là ?") et obtenir une paraphrase de cette phrase ou de ce discours.

Ce que l'on appelle généralement métaphore peut être plus utilement remplacé par l'expression 'paraphrase'. Le faire sémantique dans la linguistique est d'ordre paraphrastique: nous employons des mots pour parler des mots, nous donnons des définitions quand il s'agit de lexèmes qui sont des dénominations, nous utilisons des dénominations pour établir des définitions ou pour réduire des séquences des discours. J'ai consacré à ce problème de la relation entre dénomination et définition un article portant sur les mots croisés. Dans mon esprit cela touchait au problème de la métaphore. Evidemment, le problème des mots croisés paraît un peu trivial et je crois que peu de gens l'ont pris au sérieux. Pourtant, je vous y renvoie parce qu'il me semble que cette étude est assez riche d'enseignement sur notre sujet.

Quand nous parlons de la signification immanente au langage, au discours, nous ne pouvons que faire des paraphrases, des approximations à propos de ce discours, de sa signification. Tout le problème de la sémantique est alors de chercher à construire une paraphrase qui soit scientifique, qui comporte des garanties d'équivalence entre ce qui a été dit et ce qui est construit sur le dire. C'est au fond le problème de la sémantique. Si la sémantique est possible, elle est paraphrase. Et si on veut une sémantique scientifique, il faut utiliser la paraphrase de telle manière qu'elle satisfasse aux conditions de la scientificité.

On rencontre à tout moment des malentendus, car on ne se rend pas compte que les sèmes dont on parle, les sémèmes, l'organisation sémantique, ne sont qu'une construction arbitraire. Il s'agit d'une paraphrase qui se veut scientifique et dont le problème de la validation reste à tout moment posé.

Si vous traitez d'un discours français et que vous utilisez la langue portugaise, par exemple, il y a une distance qui se marque et on distingue très nettement ce qui peut être langue-objet -- le français -- et ce qui peut être métalangage -- le portugais. Cela ne garantit pas encore la scientificité de votre discours, mais du moins cela permet de séparer un objet d'étude et les moyens d'étude. Sur ce point, je suis opposé à Chomsky pour qui seul l'utilisateur de la langue naturelle peut parler de sa propre grammaire. Qu'il y ait des problèmes de grammaticalité et de sémantité qui se posent, je ne le discute pas. Mais il y a aussi le problème, complémentaire en quelque sorte, de la distance nécessaire. Et il est difficile à résoudre. Vous pouvez dire

que la relation entre deux langues, la traduction définit en quelque sorte la paraphrase.

En sociologie, on constate que les sociétés archaïques peuvent utiliser plusieurs langues à la fois. Il y a une langue des hommes et une langue des femmes, une langue d'utilisation interne et une langue d'utilisation externe, une langue profane et une langue sacrée. Ceci peut n'être reconnu que sur le plan de la connotation, au niveau des différences stylistiques. Mais il arrive dans de nombreuses sociétés que, par exemple, les femmes possèdent une langue spéciale qui, linguistiquement, ne relève pas du même système que la langue des hommes. A la limite, on pourrait remplacer ces parlers féminin, sacré, interne, par des langues totalement différentes. La paraphrase possède, elle aussi, ce cas limite. Quand vous parlez de textes français et que vous le faites en portugais, vous établissez la limite qui vous permet de montrer en quoi consiste la paraphrase.

METALANGAGE :

Demandons-nous maintenant comment distinguer le métalangage scientifique du métalangage non scientifique. Il serait peut-être plus simple de dire que le métalangage scientifique est un langage construit, tandis que le métalangage non scientifique est un langage naturel, à condition que l'on sache ce que veut dire 'naturel'. Le portugais, pour parler du français, est un langage naturel. Mais si vous construisez des organisations à partir d'unités et de relations, si vous donnez la définition de chaque unité, si vous définissez les types de relations existant entre ces unités, alors vous avez construit un métalangage, en portugais ou en français, peu importe.

Si vous prenez un discours en français, considéré simplement comme une succession de morphèmes, vous pouvez construire un métalangage de type grammatical : lorsque vous avez, dans le langage-objet le mot chien, vous inscrivez au dessus: substantif, ac tant-suj et ; au dessus du mot aboie, vous inscrivez verbe, prédicat. Vous pouvez ainsi mettre au dessus de votre discours des connotations (au sens trivial) indiquant la nature grammaticale de chacun des morphèmes rencontrés. Sur le plan syntagmatique d'un côté, cela donne un ensemble de marques qui possèdent un caractère récurrent. Si vous avez une séquence de cinq cents mots, vous trouvez deux cents substantifs et vous inscrivez

au dessus: substantif, vous voyez qu'il y a une redondance. Vous pouvez faire la même chose pour les verbes, pour les démonstratifs, etc. Ce sont des sèmes récurrents qui constituent en quelque sorte une isotopie grammaticale. D'un autre côté, au plan paradigmatique, vous voyez qu'entre chien et substantif, il y a identité, c'est à dire que le mot chien possède le même sème /substantif/ que le substantif que vous avez noté au niveau du métalangage. Par conséquent, il y a en quelque sorte identité ou redondance sémique entre le langage et le métalangage. C'est la raison pour laquelle j'ai utilisé le terme de classème, emprunté à B. Pottier, pour dire que ces sèmes grammaticaux sont d'un côté récurrents et permettent, pour employer la terminologie générativiste, la construction des règles du fait de la récurrence, et qu'en même temps ce sont des catégories paradigmatiques constitutives d'une grammaire. Finalement les mêmes sèmes grammaticaux sont desur sifs et linguistiques. Retenons ce principe d'identification: à tout moment du métalangage, on peut rencontrer l'identité d'un certain nombre d'éléments du métalangage et du langage objet. Si vous dites "Cet homme est un lion", il y a un niveau où vous situez le mot homme et un autre niveau où vous situez lion et il y a identité de deux sèmes -- disons /courage/ en supposant que /courage/ soit un sème -- qui se retrouvent de deux manières différentes. Ou bien vous écrivez "Cet homme est un lion" : les sèmes sont récurrents sur la chaîne syntagmatique et vous retrouvez le même sème dans homme et lion; ou bien, en parlant d'un homme, vous dites "c'est un lion": vous avez ici le sème /courage/ dans, le langage objet, mais vous pouvez postuler un niveau sous-jacent ou métalinguistique où vous mettez homme avec son sème courant. Que la relation soit syntagmatique ou paradigmatique, c'est finalement la même chose. Dans le premier cas, on dira que du point de vue stylistique, il s'agit d'une comparaison et dans l'autre cas on dira que c'est une métaphore: la comparaison est l'expression syntagmatique de la métaphore. Vous voyez déjà à quel point le problème de la métaphore est différent du problème de la métonymie.

Il est évident que si vous prenez le mot chien au niveau de la langue objet, vous l'avez défini morphologiquement comme un substantif et syntagmatiquement comme un actant-sujet, il reste encore à paraphraser sémantiquement, c'est à dire à donner une décomposition en sèmes. Il y a là à élaborer toute une technique de description sémantique. Finalement le but d'une telle opération, c'est d'obtenir l'iden-

tité totale entre le langage objet et le métalangage. Evidemment, cette identité peut être atteinte et l'usage de chaque langue peut en fournir des exemples. Prenez le mot français tête, qui veut dire à l'origine pot en argile. Dans la comparaison, on dit: "Son 'caput', c'est une tête, c'est un pot". Ensuite, on dira "c'est un pot" en parlant de la tête, et maintenant personne ne pense plus au pot en parlant de la tête: on a obtenu une identité totale entre métalangage et langage objet; le terme métalinguistique est entré dans la langue objet et s'est identifié avec la représentation sémantique figurative. La destination de la métaphore, c'est de disparaître. Mais elle ne disparaît - heureusement ou malheureusement -- que rarement et le niveau métaphorique paraît toujours comme un niveau d'équivalence et non d'identité. Il y a un sème au moins qui est semblable entre les deux niveaux, mais il subsiste des différences qui marquent justement la distance entre les deux langages.

Si nous prenons maintenant les sèmes tels que nous les avons établis en décomposant la dénomination et la définition, nous obtenons une redondance sémique que j'ai appelée isotopie. Une isotopie est donc un paquet de sèmes, puisque je ne parle pas de leurs relations, mais d'une partie du discours. Sur le plan syntagmatique, cette récurrence isotopique assure la cohérence du discours en ce qui concerne le message. Mais on peut faire la même réflexion que pour les classes et dire que ce paquet de sèmes qui parcourent le discours horizontalement constitue un ensemble qui donne le code sémantique de la lecture. Cet ensemble de catégories est nécessaire au lecteur pour décoder, déchiffrer le discours qui arrive. Ce qu'on appelle syntagmatiquement isotopie est, paradigmatiquement, le code sémantique.

Ce que nous venons de construire théoriquement, ce sont deux métalangages ayant les mêmes principes. Il y a d'une part un métalangage méthodologique (en linguistique, on dirait grammatical, s'il s'agit d'une langue naturelle). Les substantifs, les actants, les fonctions, etc. constituent les instruments méthodologiques, le corps des concepts dont nous nous servons pour organiser une science. Il y a d'autre part un métalangage sémantique, la représentation, la paraphrase sémantique.

A propos du langage méthodologique ou grammatical, notons que substantif, adjectif, verbe sont des concepts non encore analysés de la grammaire, et dont il faut tester la cohérence pour faire une théo

rie grammaticale. L'analyse des concepts grammaticaux dans une sémantique grammaticale donnerait lieu à une dernière sélection des éléments sémiques qui seraient des concepts non définissables, ce seraient vraiment des sèmes minimaux. C'est ce nouveau langage, construit à partir des entités de la grammaire, qu'on peut appeler le langage épistémologique. De son côté, la grammaire transformationnelle ne montre aucun souci quant à la réflexion épistémologique sur ses concepts. On parle de syntagme verbal, de syntagme nominal, ensuite de prédicat, puis de sujet. Ceci ne montre pas le souci métalinguistique qui consisterait à tester la cohérence, à interdéfinir les concepts. Que veut dire substantif par rapport à verbe? C'est que tous ces concepts sont encore des lexèmes, des dénominations qu'on doit soumettre à des définitions, pour donner un réseau relationnel d'interdéfinitions de telle manière qu'il ne reste aucun concept qui ne soit, non pas défini, mais interdéfini. Il reste une petite liste de termes dont on ne peut rien dire en soi, ce sont les éléments qui constituent ce qu'on peut appeler une axiomatique. Par exemple le terme de relation sert à définir ceci ou cela, entre comme terme dans la définition, mais ne peut pas être une dénomination. De même la terme de description scientifique est un terme non définissable.

METAPHORE ET ISOTOPIE:

Je voudrait maintenant passer à un autre aspect du problème, à quelques réflexions sur les paraphrases non scientifiques et sur la métaphore proprement dite.

Pour toute définition, on peut se poser la question de savoir si elle est scientifique ou non. Une paraphrase scientifique paraît être celle qui établirait l'identité entre la dénomination et la définition: c'est un cas limite. Le plus souvent les définitions sont de simples équivalences. On voit de ce point de vue que les définitions glissent dans le sens métaphorique ou dans le sens métonymique. C'est le point de départ de Jakobson: soit le sujet 'ma maison'; si vous dites la maisonnette a brûlé, c'est la métonymie; si vous dites la maisonnette est une petite hutte, c'est déjà la métaphore. J'ai essayé de voir le problème d'un autre point de vue en disant que tous les énoncés attributifs sont d'ordre métaphorique, pour reprendre les termes de Jakobson, parce qu'ils sont des définitions: on prend une en-

titi, un sujet, et on en dit quelque chose. Ce dont on parle, c'est le sujet et ce qu'on en dit c'est le prédicat. Le prédicat sera toujours métalinguistique par rapport au sujet dans le cas de l'attribution, et l'on peut dire que l'attribution est métaphorique: les énoncés d'état sont métaphoriques, et la transitivity est métonymique.

Les énoncés d'état consistent à conjoindre ou à disjoindre le sujet d'avec des objets, c'est à dire à effectuer une opération métaphorique. Je parle d'opération : pour établir le constat que "X est riche", il faut qu'il y ait un opérateur qui est métalinguistique par rapport à cette relation métaphorique, un opérateur qui opère la conjonction entre le sujet et la richesse. L'existence de cet opérateur métalinguistique fait poser le problème de l'énonciation.

La langue objet nous paraît ainsi constituée de métaphores et de métonymies, mais cette terminologie, empruntée à la poétique, est dangereuse. Le terme métalinguistique que nous avons utilisé est, quant à lui, un peu passe-partout, il désigne des relations hiérarchiques qui existent entre les phénomènes, et, finalement, c'est le concept de hiérarchie qui a la plus grande efficacité dans l'analyse du langage. La définition du langage par Hjelmslev commence d'ailleurs par ce terme: "c'est une hiérarchie". On peut parler d'instances de génération, de degrés de dérivation, de transformations de premier ou de deuxième niveau, il est toujours question de hiérarchie. Le problème des niveaux ainsi hiérarchisés me paraît plus important que la réflexion en termes de métalinguistique. Dans la procédure d'analyse, nous avons affaire à des niveaux entre lesquels on peut postuler une certaine équivalence, nous n'avons pas affaire à des relations et à des hiérarchies précises. Je propose donc, sur le plan paradigmatique, le terme d'équivalence pour rendre compte des relations entre un niveau profond et un niveau de surface, qu'il soit linguistique ou autre.

Il existe un niveau de profondeur qui est celui des opérations logiques, abstraites, conceptuelles et puis il y a un niveau où se situe la syntaxe anthropomorphe. Le problème est de savoir dans quelles conditions on peut établir l'équivalence entre ces niveaux. Cette équivalence n'est pas postulée a priori comme quelque chose de connu, mais cherchée comme ce dont il faut rendre compte.

Si l'on passe du degré phrastique au degré discursif, le problème de la métaphore se pose en termes d'isotopie. C'est le problème de la figurativité. Ce qui nous emporte pour lire un discours, ce n'est

pas d'établir qu'il y a une métaphore ici, une autre là, mais c'est de savoir si cet ensemble de métaphores que nous enregistrons constitue un niveau isotope. Finalement, on peut envisager le problème de la métaphorisation de deux manières différentes. Selon un premier point de vue, on peut dire qu'il y a un niveau abstrait et non figuratif à partir duquel on peut, grâce à des métaphores qui, elles, constituent une isotopie, passer à un niveau figuratif. C'est la problématique qui est celle de la rhétorique classique. Quand elle parle des tropes ou des figures de style, elle se réfère toujours à un niveau autre par rapport auquel on peut définir ces figures ou ces tropes: c'est déjà le phénomène de la traduction. Un niveau sémantique plus au moins profond est postulé à partir duquel on croit la figuration possible.

Le deuxième point de vue considère l'existence non pas d'une isotopie figurative ou métaphorique, mais de plusieurs; on peut dire que la métaphorisation est l'établissement de relations entre plusieurs isotopies qui, elles, sont toutes figuratives. Ainsi, par exemple, dans cette petite fable qui s'appelle "The lover and his lass". Le texte est constitué de deux paragraphes. Le premier présente un fleuve, où deux hippopotames se font la cour, se disent des mots tendres, et s'ébattent dans l'eau. Il y a, sur un arbre, deux perroquets qui les regardent et disent; Mais qu'est-ce que s'est que cette histoire? Ces immenses autobus prétendent parler d'amour? Ils ne se rendent pas compte qu'ils sont ridicules? Dans le second paragraphe, le soir, les perroquets commencent, eux, à parler d'amour tendre, tandis que les hippopotames les regardent et se moquent d'eux. Cette fable a une moralité: quand il s'agit de se moquer des gens, on est plusieurs, mais quand il s'agit d'aimer, on est toujours seul.

Du point de vue d'une isotopie métaphorique, il est évident ici qu'il ne s'agit pas d'hippopotames ou des perroquets, mais d'êtres humains. Il s'agit donc d'une première isotopie, celle de l'amour entre humains. C'est déjà un niveau figuratif: on pourrait, à un niveau plus abstrait, parler des problèmes de communication, ou bien même du problème de l'absurde, du sens et du non-sens. Ce serait l'isotopie la plus abstraite. Ensuite vient la première figuration: c'est le niveau humain, celui de la communication humaine. Ceci est exprimé sous une figuration zoomorphe. Nous passons d'une isotopie figurative à une autre isotopie figurative. Quand les perroquets parlent de l'amour des hippopotames, ils emploient une troisième isotopie figurative, celle

des objets manufacturés; ils comparent les hippopotames à des autobus ou à des baignoires renversées. Le récit fonctionne donc en exploitant trois isotopies figuratives. On peut bien parler d'un fonctionnement métaphorique du discours, mais cela n'ajoute rien. Il faut poser le problème de la relation entre ces isotopies, mais rien ne dit que cela doit toujours être des métaphores: à tel moment la métaphore reste métaphore, à tel autre elle devient métonymie. Je vous renvoie pour cela à l'étude de Pierre Guiraud sur les plantes médicinales. Il a réuni un corpus de huit cents occurrences qui portent toutes des noms métaphoriques: "oreille d'ours", "patte de lapin", "gueule de loup" . S'agit-il de métaphores ou de métonymies? A première vue, on a affaire à des métaphores: les plantes sont comme les animaux. Mais il faut un tertium comparationis: il est obtenu par une partie du corps ;c'est l'oreille d'ours, c'est la patte du lapin. La médiation métaphorique, figurative, passe par l'identité de certaines formes. C'est parce que la plante ressemble à la gueule ou à des oreilles qu'il y a finalement métaphore, et, à partir de là, on passe au niveau zoomorphe. Pourquoi peut-on comparer des plantes à des animaux? Par la médiation des parties du corps. S'agit-il de métaphores ou de métonymies? On peut, avec l'outillage structural dont nous disposons, établir ce type de relation entre la dénomination et le référent, entre le niveau botanique et le niveau zoologique, dans ce cas. Mais l'utilisation du vieux font de la terminologie rhétorique n'est pas indispensable, il joue plutôt un rôle néfaste, en compliquant les choses au lieu de les dire clairement. A moins d'une définition précise de la métaphore, il vaut mieux éviter le terme. Si l'on en parle, c'est toujours à un niveau pré-analytique, au niveau intuitif où on essaie de comprendre les choses. Ensuite, il faut chercher à définir très précisément les relations qui existent entre les isotopies.

Nous sommes partis des métaphores et je voudrais vous avoir convaincus que la problématique de la métaphore, si on la prend au niveau de la sémiotique du discours se pose d'une façon nouvelle. Je vous signale les recherches qui sont en cours, mais le champ est ouvert, il n'y a pas de théorie toute constituée à l'heure actuelle. Rien ne serait plus faux que de s'imaginer la sémiotique toute faite: si elle était faite, pourquoi en parlerait-on?